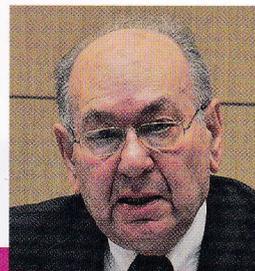


1 Qu'est-ce que l'histoire ?



Serge Berstein

Historien, professeur émérite à Sciences Po Paris, spécialiste de la III^e République, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire politique française.

Doc +

Interview

hatier-clic.fr/19gp1001

• L'histoire est à la fois l'étude des faits passés, et le passé lui-même

Pour le grec Hérodote, *istoreo* signifie « enquête ». Au XIX^e siècle, des historiens codifient une méthode historique reposant sur la collecte, l'inventaire et la critique des archives, la confrontation des témoignages, afin de construire un récit étayé par des preuves. Plus qu'une science, l'histoire est en fait un « roman vrai » (Paul Veyne), un récit d'événements passés rendus compréhensibles. Cette reconstruction ne peut être que partielle, tant les traces laissées par ce passé sont éparées.

• Les thèmes de recherche changent

L'histoire des grands hommes s'éclipse devant celle de la vie matérielle des gens, puis des mentalités. L'échelle d'étude évolue : à l'histoire nationale succède une histoire des circulations (comme celle que Fernand Braudel fait de la Méditerranée). Les historiens s'appuient sur les autres sciences (archéologie, anthropologie, analyse littéraire, etc.) pour enrichir leur compréhension des traces du passé.

• Parce qu'elle est aussi le passé lui-même, l'histoire divise

Hier utilisée pour forger l'identité nationale, elle peut réactiver des conflits de mémoires (autour des guerres, massacres, génocides). Aujourd'hui la mondialisation appelle à travailler sur les croisements de sources venues de partout, et à construire une histoire des connexions, des relations entre les groupes humains sur toute la planète.

De l'histoire politique à l'histoire connectée : les grands historiens

Hérodote (v^e s. av. J.-C.) : « père de l'histoire » selon Cicéron.

Thucydide (iv^e s. av. J.-C.) : historien de la rivalité entre Athènes et Sparte.

Jules Michelet (1798-1874) : inventeur du « roman national » à partir d'un récit épique de moments de l'histoire de France.

Marc Bloch (1886-1944) : historien et résistant, créateur de l'école des Annales, crée une histoire qui s'appuie sur les transformations économiques et sociales.

Fernand Braudel (1902-1985) : historien de la longue durée par l'exemple de la Méditerranée.

Jacques Le Goff (1924-2014) : historien des transformations des mentalités du Moyen Âge (le temps, l'argent, l'influence du religieux).

Georges Duby (1919-1996) : historien de la société médiévale (la féodalité, l'art, les femmes).

Paul Veyne (né en 1930) : historien des pratiques politiques et religieuses antiques, il cherche les traces des liens entre les cultures d'hier et d'aujourd'hui.

Pierre Vidal-Naquet (1930-2006) : spécialiste de la Grèce antique, il est aussi un des acteurs de l'histoire du temps présent (guerre d'Algérie, lutte contre le négationnisme).

Carlo Ginzburg (né en 1939) : père de la micro-histoire italienne, cherchant les traces d'un univers perdu à travers les détails des archives comme celles d'un meunier du XVI^e siècle.

Sanjay Subrahmanyam (né en 1961) : historien indien, un des pères de l'histoire connectée à l'échelle mondiale.

Ian Kershaw (né en 1943) : historien britannique, spécialiste du nazisme, biographe d'Hitler et de la société allemande.

Robert O. Paxton (né en 1932) : historien américain, spécialiste du régime de Vichy et des conflits, a démontré la responsabilité de Vichy dans la déportation des Juifs de France.

Israel Finkelstein (né en 1949) : archéologue israélien, interroge l'historicité biblique à travers toutes les sources possibles.

L'abondante matière première de l'historien

« Il existe des traces qui ne sont pas des "témoignages écrits" et qui relèvent également de l'observation historique, à savoir les "vestiges du passé" qui font le miel de l'archéologie : tessons, outils, monnaies, images peintes ou sculptures, mobilier, objets funéraires, restes d'habitation, etc. On peut par extension les appeler "témoignages non écrits" au risque d'une confusion avec les témoignages oraux [...]. On verra en outre les témoignages se répartir entre témoignages volontaires,

destinés à la postérité et ceux des témoins malgré eux, cibles de l'indiscrétion et de l'appétit de l'historien. [...] En effet, à part les confessions, les autobiographies et autres journaux, les chartes, les pièces secrètes de chancellerie, et quelques rapports confidentiels de chefs militaires, les documents d'archive sont majoritairement issus de témoins malgré eux. »

Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000.

2 Qu'est-ce que la géographie ?

• Des racines anciennes

La géographie (de *graphein*, «étude de», et *géo*, «la Terre») est une discipline dont la pratique remonte à l'Antiquité mais dont l'apparition dans le champ des sciences humaines est récente. Les travaux des figures tutélaires comme Paul Vidal de La Blache (1845-1918) ont à peine 150 ans.

• Objets, outils et approches de la géographie

Comme toute science, la géographie se définit par des objets, des outils et des méthodes. L'objet de la géographie est le territoire, c'est-à-dire la manière dont les sociétés marquent et sont marquées par l'espace qu'elles pratiquent à toutes les échelles. Les cartes sont l'outil emblématique de la géographie, mais elle utilise aussi les outils d'autres sciences sociales (statistiques, analyse des discours, etc.). Enfin l'approche dominante est une approche systémique et multifactorielle, c'est-à-dire qui considère que les territoires sont le résultat de facteurs explicatifs variés liés à des phénomènes naturels, mais aussi économiques, sociologiques, politiques, technologiques, et que ces phénomènes interagissent les uns sur les autres.



David Blanchon

Géographe, professeur à l'université de Paris-Nanterre, directeur du laboratoire Mosaïques-LAVUE, membre du comité de rédaction de la revue *L'Espace géographique*.

Doc +

Interview

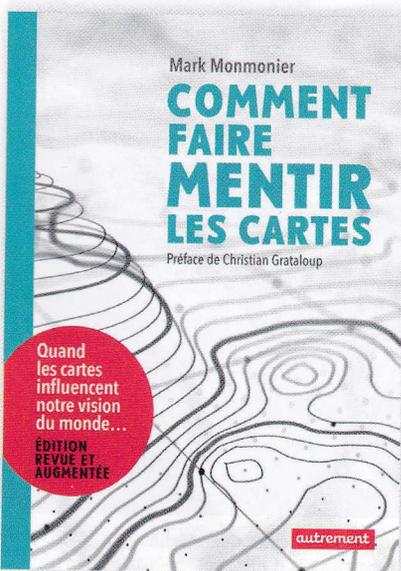
hatier-clic.fr/19gp1002

➤ Aux origines : décrire et cartographier les pays et les peuples

« Hérodote, au ^v^e siècle, considéré comme le père de l'histoire et de la géographie, parcourt le monde, de l'Asie des Perses à la Sicile, et décrit les pays et les peuples. Descriptions à but militaire ou à but économique, inventaires des richesses et des populations, la finalité politique de cette géographie est évidente. [...] Ainsi dans l'Antiquité, le terme de géographie recouvre trois domaines différents : une géophysique, connaissance mathématique et astronomique du globe terrestre, une géographie descriptive des "contrées" avec leurs particularités physiques, leurs peuples étranges, celle-ci à destination politique et une cartographie qui se perfectionne en recherchant la précision des localisations.

Par ailleurs très tôt, la question de l'influence de la nature sur l'homme se pose en termes finalement assez proches de ceux qui fleuriront au ^{xviii}^e ou au ^{xix}^e siècle : au temps d'Hérodote, Hippocrate distingue les gens des hauts pays ventés et humides qui sont grands, doux et braves et ceux des pays secs, aux sols légers qui sont blonds arrogants et indociles ; Hérodote, Platon, Aristote et Ptolémée, et chez les Romains, Lucrèce dans le *De Natura rerum*, tous posent d'une manière ou d'une autre le problème des rapports du climat avec les mœurs des hommes. »

Jacques Scheibling, *Qu'est-ce que la géographie ?*, © Hachette Éducation, 2015.



➤ La critique des cartes

« Les cartes inspirent confiance, et c'est bien là tout le problème. Le crédit qui leur est apporté est très supérieur à celui dont bénéficient un texte ou un tableau statistique. Seule la photographie pourrait bénéficier d'une crédulité équivalente. Pourtant, comme tous les médias, la cartographie est une construction qui a un ou des auteurs, qui utilise des sources, qui s'exprime par un langage. La carte, surtout la plus élémentaire, est le résultat d'un nombre considérable de choix de la part des cartographes, conscients ou inconscients. Toute simplification, toute traduction graphique est toujours quelque peu une trahison : "Une carte doit déformer la réalité" affirme d'emblée Mark Monmonier. Or, comme la carte est une écriture technique, les sources de déformations sont presque innombrables : projection, généralisation, usage des variables visuelles, la pire étant sans doute les couleurs séductrices. »

Christian Grataloup, préface à l'édition française de Mark Monmonier, *Comment faire mentir les cartes*, Autrement, 2019.



Qu'est-ce que la géopolitique ?

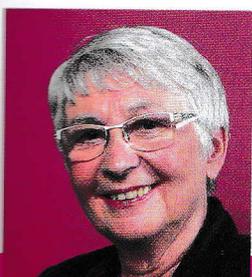
B. G. : Comme l'écrit Yves Lacoste dans son *Dictionnaire de Géopolitique* (1995), c'est l'étude des rivalités de pouvoir sur un territoire, pour en garder le contrôle ou en prendre le contrôle, en tenant compte des représentations contradictoires de ce territoire que s'en font les différents protagonistes. Dans une analyse géopolitique, des éléments qui peuvent sembler irrationnels sont à prendre en compte. Par exemple la conquête de la Cisjordanie par Israël est parfois justifiée par l'antériorité biblique, qui donne le sentiment aux colons d'être dans leur bon droit. En 1989, le dirigeant serbe Slobodan Milosevic rappelle constamment que le Kosovo est le berceau de la nation serbe, et qu'il ne peut donc être abandonné à la population pourtant très majoritairement albanaise et musulmane, ce qui a été une des causes des guerres de 1992-1995 en ex-Yougoslavie. Les représentations sont donc très mobilisatrices. On ne meurt pas seulement pour des puits de pétrole ou pour des mines d'or, on peut aussi mourir pour une idée.

Comment êtes-vous venue à la géopolitique ?

B. G. : Je suis venue à la géopolitique par Yves Lacoste et la revue *Hérodote*, qui était d'abord en 1978 une revue de géographie, mais est devenue en 1982 une revue de géopolitique. Pour moi c'est lui qui a fondé une géopolitique scientifique et démocratique, c'est-à-dire qui éclaire la complexité des situations aux citoyens. Il ne s'agit pas de prendre parti, mais d'expliquer les rapports de force. Il n'y a pas non plus de lois ni de modèles à suivre, seulement des situations à constater et à comprendre. J'ai appliqué cette méthode géopolitique des rapports de rivalités entre États à d'autres niveaux : les rapports entre les régions, les villes, les quartiers. Je m'intéresse aujourd'hui à la géopolitique des médias et au rôle des médias dans les situations géopolitiques.

Comment travaille le géopolitologue ?

B. G. : Le bon géopolitologue est comme un bon médecin : il fait le bon diagnostic d'une situation territoriale, des rapports de force entre les acteurs, et ensuite il voit comment le territoire en conflit s'insère dans un ensemble plus vaste et une temporalité plus ancienne. Israël est grand comme un gros département français, Jérusalem est à 900 mètres d'altitude et à 60 km de Tel-Aviv. Les cultivateurs palestiniens sont dans les plateaux plus humides de Samarie-Judée, parce que le littoral était infesté de moustiques. Les données physiques, démographiques et historiques sont indispensables pour comprendre une situation géopolitique. Parce que la zone est semi-aride, la question de l'eau se pose constamment : contrôler les nappes phréatiques est un enjeu stratégique. Il faut connaître ces données même si ce ne sont pas à elles seules l'explication d'un conflit : il n'y a pas de déterminisme, ce sont des choix politiques qui causent les conflits.



Béatrice Giblin

Géopolitologue,
professeure émérite
à l'université Paris-VIII,
directrice honoraire
de l'Institut français
de géopolitique, directrice
de la revue *Hérodote*.

Entretien réalisé par Anne-Clémentine Larroque, janvier 2019.

4 Qu'est-ce que la science politique ?



Catherine Wihtol de Wenden

Politologue, directrice de recherche émérite au CNRS (CERI/Sciences Po), professeure à Sciences Po Paris.

Doc +

Interview

hatier-clic.fr/19gp1003

• Une science née de l'observation

La science politique étudie les rapports de force entre les individus, les groupes, les États, dans un territoire ou dans une dynamique transnationale (au-delà d'un territoire). Elle est issue d'une pensée sur le politique. Au IV^e siècle av. J.-C., Thucydide décrit l'usage des mots utilisés par les cités ennemies Athènes et Sparte pour créer de la cohésion entre combattants; Machiavel, au XVI^e siècle, considère que le prince doit s'affranchir des vertus s'il veut gouverner la cité; Tocqueville, au XIX^e siècle, observe le fonctionnement politique des États-Unis et en classe les pratiques en fonction de leur efficacité.

• Une science plurielle

Au XX^e siècle, l'observation s'appuie sur la sociologie politique (comportements), la science administrative (règlements), les relations internationales (rapports de force et effets du droit). À partir d'enquêtes de terrain, et en utilisant les méthodes des sciences sociales (histoire, droit, sociologie) la science politique veut comprendre les logiques sociales et culturelles à l'œuvre dans les comportements politiques.

➤ La course au pouvoir, sujet central de la science politique

« À l'intérieur des sociétés occidentales, [...] [le pouvoir] est l'objet d'une compétition, permanente et organisée, entre partis qui ont pour but de gagner aussi fréquemment que possible, c'est-à-dire de s'assurer l'enjeu de cette compétition (l'exercice du pouvoir) à titre transitoire. Un tel régime comporte une différenciation relativement nette du "sous-système politique", depuis les individus-électeurs jusqu'au chef de l'exécutif, monarque, président ou Premier ministre. [...] Le Pouvoir est en fait distribué entre deux catégories d'hommes, les uns fonctionnaires ou administrateurs (en théorie neutres) les autres hommes politiques, directement ou indirectement élus, donc investis de la légitimité démocratique. Fonctionnaires ou élus, en droit, sont soumis aux mêmes lois que les simples citoyens de telle sorte qu'une troisième catégorie sociale,

les juges, participe à l'ensemble de ce que l'on baptise pouvoir ou État. [...] Un régime de ce type étant commandé par une Constitution et comportant des règles juridiques, multiples et complexes, la science politique peut et doit s'intéresser d'abord à l'ordre légal qui constitue une sorte de texture de l'ordre politique. La réflexion sur le mode d'application des règles toujours équivoques, sur les déterminants des conduites des sujets politiques (électeurs, partis, élus, dirigeants) a conduit à la méthode dite du comportement (*behavior*) : qu'est-ce qui détermine les électeurs à voter comme ils votent ? Pourquoi est-ce qu'une Constitution fonctionne de la manière dont elle fonctionne ? »

Raymond Aron, « À propos de la théorie politique », *Revue française de science politique*, vol. 12, n° 1, 1962.

➤ Un concept : l'autorité

« Il existe en principe [...] trois raisons internes qui justifient la domination ; et par conséquent il existe trois fondements de la légitimité. Tout d'abord l'autorité de l'éternel hier, c'est-à-dire celle des coutumes sanctifiées par leur validité immémoriale et par l'habitude enracinée en l'homme de les respecter. Tel est le pouvoir traditionnel que le patriarche ou le seigneur terrien exerçaient autrefois. En second lieu l'autorité fondée sur la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu ; elle se caractérise par le dévouement tout personnel des sujets à la cause d'un homme et par leur confiance en sa seule personne en tant qu'elle se singularise par des qualités prodigieuses, par l'héroïsme ou d'autres particularités exemplaires qui font

le chef. C'est là le pouvoir charismatique que le prophète exerçait, ou – dans le domaine politique – le chef de guerre élu, le souverain plébiscité, le grand démagogue ou le chef d'un parti politique. Il y a enfin l'autorité qui s'impose en vertu de la légalité, en vertu de la croyance en la validité d'un statut légal et d'une compétence positive fondée sur des règles établies rationnellement, en d'autres termes l'autorité fondée sur l'obéissance qui s'acquiesce des obligations conformes au statut établi. C'est là le pouvoir tel que l'exerce le serviteur de l'État moderne, ainsi que tous les détenteurs du pouvoir qui s'en rapprochent sous ce rapport. »

Max Weber, *Le Savant et le politique*, 1919, DR.